

LA HIÉRARCHIE, MONSTRE SACRÉE...

Cette expression a été empruntée au livre de l'économiste Edmond Giscard d'Estaing: «*Les Finances, terre inconnue*». Il va de soi que pour ce financier, elle ne s'applique pas à la hiérarchie qui caractérise l'ordre social actuel. M. Giscard d'Estaing, l'oncle du ministre qui opère aux côtés de M. Baumgartner, appartient à ce monde d'obédience catholique qui s'interdit de trôner et d'affirmer quoi que ce soit qui puisse nuire aux dogmes et aux desseins de l'Église catholique, apostolique et romaine.

Tout d'abord, quelques principes.

Toutes les choses qui servent à la vie de l'homme et dont la création ou l'appropriation demande un certain travail ont, selon le langage courant, une valeur. Cette valeur n'est pas fixe. Elle varie en raison de beaucoup de circonstances. Jusqu'à aujourd'hui malgré tous leurs efforts, les hommes ne sont pas parvenus à se mettre d'accord, d'abord pour savoir si elle est mesurable, ensuite sur les moyens de la mesurer. Chacun a tendance à exagérer ou à maintenir la valeur des choses qu'il a en sa possession. Le résultat est une question de force entre vendeurs et acheteurs, entre producteurs et consommateurs.

Mais si, en pratique et dans l'immédiat, les hommes éprouvent de grandes difficultés pour trouver une mesure exacte de la valeur des choses à l'échange, les économistes, dignes de ce nom, ont déjà depuis longtemps montré que le fonctionnement de l'économie est soumis à des lois, des déterminismes, selon l'expression de J. Fouras dont ils doivent subir les conséquences. Ces mêmes économistes sont tous d'accord pour affirmer qu'en fin de compte ce qui détermine la valeur des produits, c'est le temps de travail nécessaire à leur fabrication. Il va de soi que ce temps de travail, variant avec les progrès de la technique, c'est-à-dire la facilité de production, doit être considéré comme un minimum. Autrement dit, la valeur est fonction de la vitesse de production. N'importe qui tant soit peu mathématicien a tout loisir d'en symboliser la réalité par une équation algébrique.

Le temps de travail serait donc la mesure de la valeur, pratiquement la base de l'évolution du mouvement des prix. Mais voilà, cette affirmation pose une question on l'on n'est guère d'accord et qui soulève bien des controverses: quel est le sens du mot travail? Je donne ici l'opinion de notre camarade R. Louzon dans son livre «*L'Économie capitaliste*», page 18 et 19. Je cite :

«Travail doit être pris avec le sens précis qu'il comporte dans les sciences mécaniques et physiques... Il y a lieu de remarquer que ce qui doit être considéré, ce n'est pas le travail absorbé par l'objet durant sa fabrication mais le travail dépensé par l'organisme humain celui-ci étant mesuré par l'ensemble des phénomènes physiques et chimiques qui se produisent dans l'organisme pendant le temps qu'il est occupé à la fabrication de l'objet... En l'état actuel de nos connaissances, ce travail de l'organisme humain n'est pas mesurable avec précision. Mais d'une part, nous savons que toutes choses égales d'ailleurs, il est proportionnel au temps... et d'autre part nous savons que devant le travail considérable qu'exige le fonctionnement de l'organisme humain à vide (quand l'homme est au repos), les différences dans l'augmentation de travail occasionnée par l'exercice de telle ou telle profession peuvent être considérées comme à peu près négligeables. Il en résulte que le travail d'un homme est approximativement mesuré par la durée durant laquelle ce travail a lieu, quelle que soit la nature de celui-ci. L'heure du travail est la mesure du travail».

Nous sommes maintenant plus à l'aise pour parler des salaires et discuter leurs formes actuelles hiérarchisées à l'infini, car la thèse de Louzon, à ma connaissance n'a jamais été démentie. Tout d'abord, qu'est-ce que le salaire? Une seule réponse est valable: c'est le prix du travail. Il faut absolument condamner la thèse d'origine chrétienne selon laquelle le salaire est une forme de la bienfaisance, par exemple que les allocations familiales, les prestations les primes, etc..., sont une partie intégrante du salaire. Les prix sont les prix et sur le marché l'élément bienfaisance, charité ou pitié ne joue pas. On voit mal un marchand vendre meilleur marché par ce qu'il touche une allocation familiale. Et, soit dit en passant, la grande masse des salariés a des salaires insuffisants par ce quelle croit à la vertu des lois sociales pour améliorer son sort.

Le salaire étant le prix du travail, il doit être proportionnel au temps de travail. La formule à travail égal salaire égal est parfaitement justifiée. Biologiquement parlant, il n'y a pas de différence nous venons de le voir, entre les heures de travail. Au point de vue désintoxication et reconstitution des tissus, la substance vivante d'un manoeuvre est soumise aux mêmes exigences que celle du technicien et de l'intellectuel le plus haut placé. Un travailleur de la base, tout léger soit-il, mange-t-il moins de pain, de viande, de légumes que ses chefs ? Use-t-il moins de vêtements, de chaussures; lui faut-il un logement plus petit, moins confortable; a-t-il besoin de moins d'air, de moins de lumière, de moins de repos, de moins de distractions, de loisirs que ceux qui lui dit-on, sont ses supérieurs? Ceux qui sont choqués par le sens et les conséquences de cette évidence ne lui opposent aucun argument valable, si ce n'est des préjugés millénaires relatifs aux hiérarchies seigneuriales, monarchiques ou bourgeoises.

Et la qualité du travail, la recherche scientifique, les travaux des savants et le zèle, la probité, la conscience professionnelle, le travail bien fait, qu'en faites-vous? Cette objection procède d'une confusion. Il n' a pas de travaux nobles et de travaux vils. Le temps est bien révolu où travailler pour gagner sa vie était une déchéance. Toutes ces considérations relatives à la qualité, au savoir, au génie n'ont rien à voir avec les indices hiérarchique qui caractérisent et réglementent la rémunération des travailleurs. Cette hiérarchie, c'est la hiérarchie de l'argent; c'est la forme nouvelle et organisée de l'exploitation de l'homme par l'homme elle est parfaitement étrangère à cette estime générale que l'on accorde à tout homme honnête et sérieux, elle n'en peut être qu'un hypocrite reflet, un hommage que l'arriviste rend au mérite.

Doit-on conclure que la thèse que nous défendons aboutit à l'uniformité et à l'égalité des salaires. Aucun libertaire ne formule pareille exigence. Celui qui travaille plus longtemps que les autres doit être payé plus. D'autre part, surtout dans une économie libre, il arrive que la main d'œuvre fait tout à coup défaut dans certains secteurs parce qu'elle n'est pas payée suffisamment. Un exemple que je connais bien, la crise du personnel enseignant: si l'on offrait aux instituteurs 800 fr. mensuels, la crise serait vite résorbée: mais voilà le système des indices hiérarchiques n'admet pas qu'un instituteur gagne plus que tel ou tel fonctionnaire classé dans une catégorie supérieure. On touche du doigt ici les inconvénients et l'absurdité du préjugé hiérarchique.

Mais il y a plus grave: le système est cause de la crise actuelle qui agite le monde de la fonction publique et qui aboutit à une impasse. Les militants syndicalistes responsables qui rédigent les cahiers de revendications n'en ont pas conscience ou alors c'est pire, car ils sont d'accord avec les pouvoirs publics et trahissent les intérêts de la grande masse des salariés. Seule la *Fédération nationale des Syndicats autonomes des P. et T.* a trouvé les mots justes pour poser le problème des salaires dans la fonction publique. Elle estime que les augmentations hiérarchisées de 2 à 3% n'apportent que des aumônes aux fonctionnaires défavorisés. Elle réclame une augmentation uniforme de 100 fr. mensuels pour tous les fonctionnaires. La solution est juste, claire et possible en ce sens qu'elle ne coûte pas plus cher au budget que les augmentations au pourcentage qui ne font que grossir les profits baptisés salaires des bourgeois salariés et qu'elle répond aux vœux du plus grand nombre des fonctionnaires atteints par la vie de plus en plus chère.

Jean FONTAINE.
